

L'art et la technique (I)

Définition

Étymologiquement, le mot "art" vient du latin *ars*, lui-même traduction du grec *technè*. Il désigne **l'activité fabricante de l'homme ou l'habileté (le savoir-faire ou procédé de fabrication)**. Dans le mythe de Prométhée, il est question d'art en ce sens : l'art désigne la faculté technique propre à l'homme, une faculté qui le distingue des bêtes et l'assimile aux dieux. L'art est l'activité par laquelle l'homme fabrique des objets qui n'existent pas dans la nature (le monde habité par l'homme est en ce sens un monde artificiel) ou par lequel il transforme la nature ou les produits de la nature (par la cuisson des aliments, l'élevage et l'agriculture par exemple). L'art n'est donc pas naturel : il permet aux hommes de transformer leur condition (cadre et mode de vie) dans la nature et constitue une dimension essentielle de la culture (ou civilisation), une dimension, par conséquent, de l'histoire (l'histoire du développement des techniques). C'est par les arts et les techniques des peuples, notamment, qu'on distingue les cultures dans l'espace et dans le temps. A travers le travail et le développement des technique (l'activité humaine de production, médiatisée par l'activité de l'esprit), comme l'indique Marx, l'homme se transforme lui-même, il acquiert, cultive, transmet et crée de nouvelles aptitudes, de nouvelles perfections.

La finalité de l'art, conformément à ce qu'indique le mythe de Prométhée, est cependant naturelle : il s'agit d'assurer la conservation de l'homme dans la nature (chasser et se nourrir, se protéger des prédateurs et du climat), de satisfaire les besoins et désirs des hommes. Raison pour laquelle on mettra à part l'activité artistique, qui est purement culturelle en ceci que ses produits (qui ne ne sont pas davantage naturels que ceux de l'artisan) n'obéissent à aucune finalité naturelle, ne répondent à aucun désir clairement identifié. "L'art" (ou l'Art) en tant qu'il désigne exclusivement l'activité artistique se distingue donc de l'ensemble des autres arts ou technique. Il présuppose cependant lui-aussi la présence d'une habileté technique (ou savoir-faire), puisqu'il est une activité fabricante.

PLATON, Protagoras – Le mythe de Prométhée.

Il fut un temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas. Lorsque fut venu le temps de leur naissance, fixé par le destin, les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre, en réalisant un mélange de terre, de feu et de tout ce qui se mêle au feu et à la terre. Puis, lorsque vint le moment de les produire à la lumière, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de répartir les capacités entre chacune d'entre elles, en bon ordre, comme il convient. Épiméthée demande alors avec insistance de le laisser seul opérer la répartition : "Quand elle sera faite, dit-il, tu viendras la contrôler." L'ayant convaincu de la sorte, il opère la répartition. Et dans sa répartition, il dotait les uns de force sans vitesse et donnait la vitesse aux plus faibles; il armait les uns et, pour ceux qu'il dotait d'une rivière sans armes, il leur ménageait une autre capacité de survie. A ceux qu'il revêtait de petitesse, il donnait des ailes pour qu'ils puissent s'enfuir ou bien un repaire souterrain; ceux dont il augmentait la taille voyaient par là même leur sauvegarde assurée. Et dans tout ce qu'il imaginait, il prenait ses précautions pour éviter qu'aucune race ne s'éteignît. Après leur avoir donné à chacune les moyens d'échapper à de mutuelles destructions, il imaginait de quels moyens il

pourrait les doter pour qu'elles résistent aux variations de température qui viennent de Zeus : il les revêtait d'une épaisse fourrure ou encore de solides carapaces capables de les protéger contre le froid, mais aussi d'en faire autant contre les brûlantes chaleurs. En outre, quand ils iraient se coucher, cela constituerait aussi une couverture, chacun ayant la sienne attendu qu'elle ferait naturellement partie de lui-même. Il chaussait telle race de sabots, de corne, telle autre de griffes solides et dépourvues de sang. Ensuite de quoi, il choisissait des aliments différents pour les différentes races : pour certains, l'herbe qui pousse de la terre, pour d'autres, les fruits des arbres, pour d'autres des racines; il y en a auxquels il accorda que leurs aliments fussent de la chair d'autres animaux, mais, dans ces conditions, il ne leur permit qu'une fécondité limitée tandis qu'il attribuait une abondante fécondité à celles qui se dépeuplaient ainsi et, par là, il assurait la sauvegarde de leur espèce. Mais, comme Épiméthée, chacun sait cela, n'était pas très intelligent, il ne se rendit pas compte qu'après avoir ainsi gaspillé le trésor des qualités au profit des êtres privés de raison, il lui restait encore la race humaine à pourvoir en dons naturels; en quoi il se trouva fort embarrassé de savoir qu'en faire. Alors qu'il était plongé dans cet embarras, arrive Prométhée pour examiner la distribution des dons qui venait d'être accordés aux animaux. Il voit ces derniers convenablement pourvus à tous égards, tandis que l'homme est tout nu, pas chaussé, dénué de couvertures, désarmé... **C'est alors que Prométhée, en proie à l'embarras de savoir quel moyen il trouverait pour protéger l'humanité, eut l'idée de dérober à Héphaïstos et à Athéna tout à la fois le feu et le génie créateur des arts** (car sans le feu, il n'y aurait aucun moyen pour personne d'acquérir ce génie ni de l'utiliser). Et c'est pour cette raison qu'il fit à l'homme son cadeau. C'est ainsi que l'homme se retrouva bien pourvu pour sa vie, et que, par suite, à cause d'Épiméthée, Prométhée, dit-on, fut accusé de vol. Puisque l'homme avait sa part du lot divin, il fut tout d'abord le seul de tous les vivants à reconnaître les dieux, et il entreprit d'ériger des autels et des statues de dieux; ensuite, grâce à l'art, il ne tarda pas à émettre des sons articulés et des mots, et il inventa les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures et les aliments qui viennent de la terre.

Karl Marx, Le capital (1867). Le travail est l'expression de l'essence de l'homme. Le travail est de prime abord **un acte qui se passe entre l'homme et la nature**. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. **En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent.** Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous **une forme qui appartient exclusivement à l'homme**. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. **Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur.** Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté.

Le problème de la technique

Le problème peut se formuler par la question : Le développement des techniques est-il un progrès pour l'humanité ? La technique permet aux hommes de produire les biens grâce auxquels ils peuvent survivre et améliorer leur condition dans la nature. Elle désigne le pouvoir d'agir et de produire de l'homme, son pouvoir de transformer ses conditions naturelles d'existence et de maîtriser sa destinée. Le développement des techniques, en ce sens, est un progrès, puisqu'il accroît ce pouvoir. Mais le progrès technique est-il un progrès pour l'humanité ? Autrement dit : l'accroissement du pouvoir de l'homme dans et sur la nature contribue-t-il réellement à accroître la liberté et le bonheur des hommes ? Bien entendu, il existe de nombreuses données qui attestent de la réalité de ce progrès : les progrès de la médecine et la croissance économique ont permis l'accroissement de l'espérance de vie. Mais depuis quelques décennies, l'idée de Progrès est en crise. Le développement accéléré, non maîtrisé, voire démesuré de la "technoscience" paraît menacer la Nature et l'humanité. Tel est la question qui fait problème : la Technique est-elle une menace ou un progrès pour l'humanité.

Ce qui est en question, c'est la "technoscience". On appelle technoscience ou Technique l'ensemble des techniques dérivées de la science. Comme l'indique le mythe de Prométhée (qui s'attira une punition divine pour avoir donné aux hommes un pouvoir divin), le pouvoir créateur de l'homme constituait déjà une source d'inquiétude dans l'antiquité. Mais c'est avec l'avènement de la science moderne, que l'homme apparaît réellement en mesure de devenir, selon la formule de Descartes, "comme maître et possesseur de la Nature". La connaissance scientifique des lois de la nature rend en effet possible leur manipulation technique et l'exploitation de toutes les ressources qu'offre la nature pour permettre aux hommes de satisfaire leurs désirs (Comme l'exprime la formule célèbre d'un penseur de la Renaissance, Francis Bacon, "*on ne commande à la nature qu'en lui obéissant*"). C'est donc le développement moderne des sciences et des techniques qui est à l'origine à la fois de l'idée de Progrès et de sa critique dans l'écologie contemporaine. Ce qui fut longtemps considéré comme le moyen de la liberté et du bonheur est subitement devenue l'objet de la critique, au nom d'un nouvel idéal conservateur, la protection de la nature. L'écologie, la dernière-née des idéologies politiques, n'a cessé depuis le milieu de 20^e siècle, de prendre de l'importance. La transformation de la nature et l'émancipation du besoin naturel étaient au cœur du projet moderne depuis le siècle des Lumières. L'écologie met en cause l'idée de Progrès en formulant, au nom soit de la protection de la nature en tant que telle, soit de la liberté et du bonheur de l'humanité, un idéal conservateur, voire réactionnaire

L'arme atomique, le réchauffement climatique, le transhumanisme : trois illustrations de la Technique considérée comme menace pour l'humanité.

Le pouvoir prométhéen de maîtrise et de transformation de la nature définit la technique

moderne. La Technique, ou technoscience, n'est plus simple *technè* (l'art de fabriquer des objets); elle n'est plus un art au sens traditionnel (activité artisanale), mais un pouvoir d'agir sur et dans la nature qui se déduit du progrès des sciences, lequel ne connaît a priori aucune limite. Ce pouvoir croissant est porteur de toutes les espérances : il nourrit l'imaginaire de la science fiction et la perspective de la réalisation des rêves de l'humanité. Nous lui devons les révolutions industrielles et la croissance économique des deux derniers siècles, laquelle, conjuguée aux progrès de la médecine, a rendu possible un allongement de l'espérance de vie et une augmentation de la population mondiale historiquement inédits. L'idée de Progrès est cependant aujourd'hui en crise. Il s'est produit, depuis le milieu du 20^e siècle, un tournant historique lié à trois événements majeurs : l'utilisation de la bombe atomique, le réchauffement climatique, les manipulations génétiques.

Dans l'imaginaire collectif, la bombe atomique a joué un rôle révolutionnaire : son usage par les Américains à la fin de la seconde guerre mondiale en a fait le symbole de la catastrophe engendrée par le développement des techniques. L'humanité a alors pris conscience de son pouvoir d'auto-destruction, pouvoir généré par la science moderne. Le thème du réchauffement climatique est plus récent mais non moins bouleversant. Alors que le climat a toujours été le symbole de la dépendance de l'homme à l'égard des caprices de la nature, les scientifiques nous apprennent aujourd'hui que se produit, depuis la première révolution industrielle, une transformation du climat imputable à l'activité humaine. Le climat des décennies à venir ne sera pas une donnée naturelle mais un produit dérivé de l'industrie humaine. Le réchauffement climatique symbolise le pouvoir qu'a l'homme de conditionner la "biosphère" au sein de laquelle il vit, tandis que la Nature se définissait classiquement comme un "donné" indépendant de l'activité humaine. Cette prise de conscience est à l'origine de l'apparition d'un nouveau concept, "l'anthropocène", qui permet de désigner la transformation qualitative des rapports de l'homme et de la nature. L'anthropocène désigne une nouvelle époque de l'histoire de la Terre - l'époque, qui débute avec la première révolution industrielle, caractérisée par le renversement du rapport de forces entre l'homme et la nature : l'ordre naturel, l'équilibre des écosystèmes est désormais un effet de l'activité humaine; la nature est désormais une co-production de l'homme et de son environnement. Le troisième événement est à venir : nous sommes au seuil de ce qu'on appelle la révolution transhumaniste, rendue possible par la connaissance et la maîtrise du génome humain. Ce n'est plus seulement la nature extérieure qu'il sera au pouvoir technique de l'homme de transformer, mais la nature humaine elle-même. Jusqu'à présent, l'idéal de la médecine a toujours été thérapeutique : il s'agissait de soigner, de réparer la machine humaine quand se produisait un dysfonctionnement. Il n'était pas question de modifier la nature humaine, la machine humaine telle que la nature l'avait créée. Or, c'est ce que les progrès de la science du vivant rendent aujourd'hui possible : la perspective d'une amélioration de la nature humaine, d'une augmentation de l'homme par une transformation de sa nature, est devenue crédible. Il est raisonnable d'imaginer, par exemple, un accroissement réel de la longévité humaine. La prise de conscience de ce nouveau pouvoir de l'homme sur lui-même fait naître la perspective d'un avenir radicalement différent de ce que fut l'humanité dans sa longue histoire.

Un mythe moderne exprime le sens de la critique moderne de la Technique : le mythe de *Frankenstein*. Frankenstein est la créature d'un savant trop imaginatif, qui finit par se retourner contre son maître. L'homme est plus que jamais en situation de réaliser l'idéal cartésien de se rendre comme maître et possesseur de la nature, mais le doute s'installe quant à **la possibilité de maîtriser cette maîtrise**. Le développement des sciences et des techniques est un processus indéfini, irréversible, et inéluctable, quelles qu'en soient les conséquences pour l'humanité, bonnes ou mauvaises. **C'est ce que le philosophe allemand Martin Heidegger a mis en évidence : la Technique (technoscience) est le destin de l'homme moderne.** La Technique rend l'homme maître de son destin par la domination de la nature, mais celui-ci ne paraît plus en mesure de maîtriser le processus par lequel il se rend maître de la nature, qui devient donc son destin. La Technique, autrement dit, est le moyen d'asservir la nature, mais l'homme est désormais asservi à la Technique. Si on ajoute à l'idée de processus immaîtrisable la perspective des catastrophes qui peuvent résulter de ces nouveaux pouvoirs de l'homme, on parvient à la conception d'un nouvel idéal politique, qui fait de la maîtrise du développement des techniques l'urgence politique de notre Temps.

Les grandes idées de l'écologie politique

L'espérance du Progrès a fait place à la peur de l'avenir. Dans les productions de l'imaginaire la dystopie (contre-utopie) prévaut sur l'utopie : lorsqu'on imagine un avenir généré par les nouveaux pouvoirs de la technique, on imagine volontiers des catastrophes ou une apocalypse. Par-delà la perte de confiance en l'avenir et ce nouvel imaginaire de la peur, il faut considérer l'écologie comme une philosophie politique. Il existe d'ores et déjà quelques classiques en la matière, notamment *Le principe responsabilité*, publié par Hans Jonas en 1979, ainsi que quelques grands précurseurs, comme Rousseau et Heidegger. La doctrine de l'écologie se construit sur la base de quatre grandes idées :

- 1) *La nature est innocente, l'homme est l'auteur du mal.*
- 2) *L'impératif catégorique est celui de la survie de l'humanité : il faut sauver l'humanité.*
- 3) *L'heuristique de la peur doit se substituer au principe d'espérance (l'idée de Progrès)*
- 4) *La critique du libéralisme, lequel favorise le déchaînement de la Technique.*

1) La nature est innocente, l'homme est l'auteur du mal.

La première idée est implicitement théologique, dans la mesure où elle recycle la défense rationaliste de la Providence divine par Leibniz et Rousseau. La célèbre polémique entre Voltaire et Rousseau à propos de Tremblement de terre de Lisbonne (1755) permet d'établir le lien entre la défense de Dieu et celle de la Nature. Voltaire présentait le désastre de Lisbonne comme un argument contre l'idée de Providence (l'idée selon laquelle "Tout est bien", puisque Dieu ne peut pas vouloir ni faire le Mal). Ce à quoi Rousseau a répondu en disant que ce n'était pas la Nature (ou Dieu) qui était la cause de ce désastre, mais l'homme. Ce sont les hommes, en effet, qui construisent les villes qui s'écroulent lors des tremblements de terre. C'est la civilisation humaine qui est la cause que les hommes s'entassent dans les villes. En accusant la nature, l'homme se défait à bon compte de sa

responsabilité. Rousseau, cherchant à justifier la Providence divine, est donc à l'origine de l'argumentation écologiste moderne qui fonde la défense de la nature sur la thèse humaniste de la liberté et de la responsabilité humaines. Pour la philosophie du Progrès, la Nature est la principale source du malheur de l'homme, auquel l'homme ne peut échapper que par l'usage de la liberté, par le travail et le développement de la civilisation. Pour les écologistes en revanche, la Nature est innocente : l'homme est responsable de son malheur, notamment en raison du "modèle de civilisation" qu'il a choisi.

2) *L'impératif moral suprême est celui de la survie de l'humanité : il faut sauver l'humanité.*

Le souverain bien politique selon l'écologie est la survie de l'humanité, qui doit devenir l'impératif politique majeur, le but moral de la politique. C'est la thèse principale défendue par Hans Jonas, dont le grand livre, *Le Principe Responsabilité*, est la Bible de l'écologie politique contemporaine.

"Agis de telle sorte que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future de la vie."

"Agis de telle sorte que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie humaine authentique sur la terre."

(Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, 1979.)

Hans Jonas appelle "Principe Responsabilité" l'exigence morale de *"préserver pour l'homme l'intégrité de son monde et de son essence contre les abus de son pouvoir."* L'objet de la morale a toujours été situé soit dans le passé (le respect des Ancêtres, de la Tradition), soit dans le présent (le devoir envers autrui). "Tu ne tueras pas" est le type même du commandement moral classique, fondé sur la réciprocité et qui a pour objet l'autre homme en tant qu'il est notre contemporain. Or, dans la mesure où la Technoscience menace la survie et l'intégrité de l'humanité, l'inquiétude morale devrait désormais porter sur l'avenir, c'est-à-dire sur les générations futures. Le souci des générations futures est bien une exigence morale, puisqu'il requiert le désintéressement, la capacité de s'arracher aux intérêts du présent (et même aux intérêts moraux, en tant qu'ils sont relatifs à nos contemporains) pour se projeter sur des temps à venir dans lesquels nous ne vivons pas nous-mêmes. Dans la philosophie du Progrès, il n'y avait pas de contradiction entre travailler pour l'humanité présente et travailler pour l'humanité future : l'amélioration contemporaine des conditions de vie de l'humanité préparait en même temps les progrès à venir. Dans la pensée écologiste, on rencontre l'idée qu'il faut arrêter le progrès, suspendre l'innovation, parce qu'on craint que les améliorations d'aujourd'hui nuisent à l'humanité future. L'écologie assigne à l'humanité un but moral et politique minimaliste : conserver l'existant. L'important est que les hommes cessent d'altérer la nature par leurs entreprises. L'écologie politique, autrement dit, est une idéologie conservatrice : l'impératif est de conserver la nature en général, et la nature humaine en particulier, afin que l'humanité à venir puisse vivre et bénéficier de ces biens naturels.

3) *L'heuristique de la peur doit se substituer au principe d'espérance*

Hans Jonas propose de faire de la peur le socle d'une réflexion éthique rationnelle adaptée à l'ère de la Technique. Plutôt que d'espérer le Bien, d'espérer le meilleur en ignorant la possibilité du pire (ce qui caractérise l'optimisme du Progrès), il convient de relativiser nos espérances en cherchant de manière systématique à concevoir la possibilité du pire :

Nous savons beaucoup plus tôt ce dont nous ne voulons pas que ce que nous voulons. C'est pourquoi la philosophie morale doit consulter nos craintes préalablement à nos désirs, afin de déterminer ce qui nous tient réellement à coeur ; (...) bien que l'heuristique de la peur ne soit certainement pas le dernier mot dans la quête du bien, elle est pourtant un premier mot extrêmement utile et sa capacité devrait être pleinement exploitée. (Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*)

La peur, en effet, porte sur l'avenir : elle permet d'orienter la réflexion et la responsabilité morales en direction des générations futures. **Jonas évoque une "heuristique de la peur". Heuristique signifie méthode de résolution de problème. La peur dont il fait l'éloge désigne donc un principe de méthode, non un sentiment, une passion. Il s'agit d'adopter la démarche du "catastrophisme éclairé", consistant à anticiper la catastrophe en vue de pouvoir l'éviter.** Dans la mesure où elle exprime un souci pour les générations futures, cette peur méthodique de l'avenir est désintéressée, à la différence de la peur pour soi. Elle se conçoit comme le moyen intellectuel et moral de s'arracher aux impératifs du présent pour se projeter en pensée dans le lointain avenir afin de se représenter les conséquences possibles des innovations technologiques. Sans cette projection vers l'avenir, il serait impossible de résister à la tentation de réaliser tout ce qui est techniquement possible. L'idée est que la peur de l'avenir peut contrebalancer la dictature des intérêts actuels. L'heuristique de la peur exige cependant que l'avenir soit pensé du point de vue du pire, en prenant pour critère le souci de la survie de l'humanité. Il faut, écrit Jonas, donner la priorité au mauvais diagnostic sur le bon diagnostic. Même si un scénario apocalyptique paraît improbable, il faut cependant le privilégier si on peut montrer qu'il est seulement possible. La peur de l'avenir est ainsi moralement et politiquement justifiée : elle doit se substituer à l'espérance progressiste du paradis terrestre, à l'idée qu'il serait indéfiniment possible d'améliorer les conditions d'existence des hommes au moyen de l'innovation technologique. Imaginer les conséquences apocalyptiques que pourraient entraîner les nouvelles possibilités techniques devrait permettre d'interdire et d'éliminer celles qui comportent le moindre risque, en vertu de la maxime *in dubio pro malo* (en cas de doute, envisage le pire). C'est cette argumentation que traduit ce qu'on appelle le "principe de précaution", la préférence systématique pour le risque zéro en matière d'innovation technologique.

4) *La critique du libéralisme.*

La critique du libéralisme a deux dimensions dans l'écologie. Elle est d'abord une critique du libéralisme économique, plus radicale encore que le marxisme. Marx faisait l'éloge du capitalisme en tant que système ayant favorisé un développement inédit des forces de

production, ce qui constitue son principal défaut au regard de l'écologie. L'économie de marché (la loi de l'offre et de la demande) est la véritable cause du caractère immaîtrisable de l'innovation technologique ainsi que du développement démesuré de la production et de la consommation. La science, en dévoilant les lois de la Nature, désenchante celle-ci pour la faire apparaître comme un ensemble de matériaux disponibles pour la satisfaction des besoins et désirs des hommes. Mais c'est le marché libre et la concurrence qui font que l'industrie, pour satisfaire tous les besoins ou désirs, exploite la Nature sans aucune limite. C'est le marché libre et la concurrence qui font que tout ce qui est techniquement possible est nécessairement réalisé, dès lors que cela répond à un besoin ou à un désir. L'écologie se conçoit comme le projet politique de s'opposer à cette démesure, de freiner le productivisme et le consumérisme déchaînés, de maîtriser le développement immaîtrisable des techniques et de l'industrie. L'écologie exige donc une intervention volontariste pour limiter la liberté économique (y compris celle du consommateur).

La deuxième dimension critique, souvent implicite, porte sur le libéralisme politique. La démocratie représentative, en effet, apparaît inadaptée à la prise en considération de l'impératif écologique : elle implique en effet la priorité donnée au présent, au détriment des générations futures. Ce sont les vivants qui votent et font prévaloir leurs intérêts actuels. De plus, les élus sont condamnés à la démagogie : les arbitrages politiques bénéficient aux électeurs, quand bien même l'expertise scientifique commanderait le sacrifice de quelques intérêts actuels (ex de la taxe carbone, que l'on renonce à appliquer au moindre mouvement social de chauffeurs routiers). Ce problème est clairement posé par Hans Jonas :

Un autre aspect de l'éthique nouvelle de la responsabilité requise pour un avenir lointain et requise pour se justifier face à celui-ci, mérite d'être mentionné : le doute quant à la capacité d'un gouvernement représentatif de rendre justice à ces nouvelles requêtes en suivant ses principes ordinaires et ses procédures ordinaires. Car ces principes et ces procédures permettent seulement à des intérêts *actuels* de se faire entendre et de faire sentir leur poids et d'exiger d'être pris en considération. C'est à eux que les autorités publiques ont des comptes à rendre et c'est de cette manière que le respect des droits se réalise concrètement (à la différence de leur reconnaissance abstraite). Or "l'avenir" n'est représenté par aucun groupement, il n'est pas une force qu'on puisse jeter dans la balance. Ce qui n'existe pas n'a pas de lobby et ceux qui ne sont pas encore nés sont sans pouvoir : c'est pourquoi les comptes qu'on leur doit ne sont pas encore adossés à une réalité politique dans le processus actuel de décision et quand ils peuvent les réclamer nous, les responsables, nous ne sommes plus là. (Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*)

La démocratie représentative instaure par principe la tyrannie de l'actuel : les sondages rappellent en permanence les attentes de l'opinion aux gouvernants, et ceux-ci, au moment de l'élection, ne rendent des comptes qu'aux vivants. D'où la question posée par Jonas : "*Quelle force doit représenter l'avenir dans le présent ?*". Cette question pourrait induire une tentation autoritaire du même ordre que celle qui animait naguère les révolutionnaires communistes, lesquels se concevaient comme une avant-garde, les ambassadeurs du monde idéal à venir - la société sans classe - qu'on ne pouvait espérer faire advenir par les voies et procédures de la démocratie bourgeoise. Les penseurs de l'écologie politique pourraient être

tentés par un pouvoir politique autoritaire, capable de s'opposer aux désirs des consommateurs et aux vœux des électeurs. Le règne contemporain de la démocratie et du libéralisme politique inhibe cependant cette tentation autoritaire et contraint les écologistes à imaginer d'autres issues que la dictature. Certains attendent avec impatience les premières vraies catastrophes qui contraindront les opinions publiques à changer de cap pour imposer un changement profond du mode de vie. D'autres imaginent les modifications constitutionnelles qui pourraient permettre une représentation politique des intérêts aujourd'hui ignorés des instances représentatives (par exemple, une assemblée ou des députés qui représenteraient les forêts, les mers ou les animaux; ou encore une assemblée d'experts, destinée à représenter le futur au sein du monde présent). La radicalité de la critique du monde présent (du monde de la Technique et du capitalisme productiviste et consumériste) pose à l'écologie politique un problème difficile à résoudre : comment donner à la critique écologique un débouché politique, étant entendu que la politique des petits pas ou des petits compromis qui caractérise la vie démocratique n'apparaît pas à la mesure des catastrophes que l'industrie humaine fait planer sur la nature et sur l'humanité ?

La critique de l'écologie politique

L'apport de la critique écologiste du productivisme moderne est indéniable. La science qui est au fondement du développement des techniques permet aussi de prendre conscience des équilibres naturels et des conséquences indésirables de l'activité humaine (exemple du rôle de la climatologie dans la prise de conscience des causes du réchauffement climatique et des effets du développement industriel). Les partisans de l'idée de Progrès rappellent cependant les acquis de l'essor des technosciences et de l'industrie - acquis dont personne ne souhaiterait aujourd'hui se passer (le meilleur exemple est la médecine : qui refuserait un scanner lorsqu'il redoute d'être atteint d'une maladie grave ?). A ceux qui déplorent l'épuisement des ressources naturelles, reprochant à l'humanité de vivre aux dépens des générations futures, ils soulignent le fait que l'exploitation de la nature par l'industrie humaine a rendu possible la sortie de la misère, les progrès de la médecine, des moyens de communication, le développement de multiples technologies, la production de quantités d'objets qui rendent la vie plus longue et plus confortable. Autant de progrès dont bénéficieront aussi les générations futures : s'il faut corriger les excès du productivisme, il est faux de dire que le monde laissé aux générations futures est moins vivable et moins aimable qu'il ne l'était avant l'avènement de la technoscience et la révolution industrielle.

Sur le plan philosophique, les défenseurs de la civilisation moderne et de l'idée de Progrès critiquent l'ambivalence de l'écologie à propos de l'humanisme. L'écologie tend à l'antihumanisme en ce qu'elle valorise la nature et reproche à l'humanité d'être centrée sur elle-même ("l'anthropocentrisme") : elle voit dans cet anthropocentrisme la cause de la démesure du développement industriel, de la destruction de l'environnement ainsi que des malheurs qui en résultent pour l'humanité. Du point de vue de l'humanisme philosophique - lequel définit l'homme comme un être à part dans la nature, le seul à être pourvu de conscience de soi et de libre-arbitre - l'accent mis sur la responsabilité humaine par la

pensée écologique est parfaitement légitime. La prise de conscience des effets indésirables, lointains et invisibles des choix technologiques et industriels accroît la conscience de la responsabilité humaine, et donc aussi la liberté. L'erreur pour les humanistes consiste à ne pas voir que si la nature est innocente au sens où elle est irresponsable, elle n'en demeure pas moins aujourd'hui comme hier une grande pourvoyeuse de malheurs, de catastrophes et de calamités en tout genre. La Nature qui produit la biodiversité et l'équilibre des écosystèmes est aussi la source des tremblements de terre, des maladies génétiques et, quoiqu'on en dise, de la plupart des cancers et autres maladies qui affectent les hommes. La responsabilité qui incombe à l'homme est donc de déterminer quand il convient de respecter la nature et quand il convient de lutter contre elle. L'humanité renoncerait à elle-même et aliénerait sa liberté en choisissant une fois pour toutes de respecter inconditionnellement la nature.

Sur le plan politique, les adversaires de l'écologie politique, tout en reconnaissant la réalité des problèmes écologiques, continuent d'opposer l'espérance du progrès au principe de précaution (à "l'heuristique de la peur"). Le véritable risque, pensent-ils, seraient de ne prendre aucun risque, d'être paralysé par la peur : ce n'est pas en renonçant à l'innovation scientifique et technique que nous surmonterons les problèmes posés par l'épuisement des ressources naturelles ou le réchauffement climatique, mais au contraire au moyen d'un surcroît de science et d'innovation technologique. Plutôt que de condamner le productivisme et le consumérisme du système capitaliste, les progressistes qui continuent de s'inscrire dans la tradition des Lumières et du libéralisme politique comptent sur le marché libre, la demande des consommateurs et la compétition industrielle pour générer une "croissance verte". Renouvelant leur confiance à l'égard de l'homme (des ressources de l'esprit humain et de l'industrie humaine), ils demeurent confiants en l'avenir qu'ils refusent d'envisager sous le signe de la catastrophe et de la peur.

La critique de l'écologie politique n'interdit pas, pour autant, de prendre au sérieux les problèmes écologiques - de même que la critique du socialisme n'implique pas l'aveuglement devant les problèmes sociaux et l'exigence de justice sociale. Le volontarisme politique et la régulation sont sans doute nécessaires pour orienter les décisions des consommateurs et des entreprises en fonction des défis écologiques. Un écologisme tempéré, sur la base d'une inquiétude informée et raisonnable, devrait donc éviter les pièges de l'optimisme dogmatique et du catastrophisme. Il ne devrait céder ni à la naïveté du fatalisme progressiste comptant sur la "main invisible" du marché pour résoudre tous les problèmes, ni à celle du fatalisme catastrophiste estimant que l'alliance de la science, du marché et de la démocratie est condamnée à demeurer impuissante à résoudre ces problèmes. Au rebours de ces deux fatalismes antagonistes, l'intérêt politique de la critique écologique, en tant qu'elle fait porter l'attention sur un nouveau domaine de responsabilité, est de rendre un peu plus difficile et problématique l'exercice de la liberté humaine.